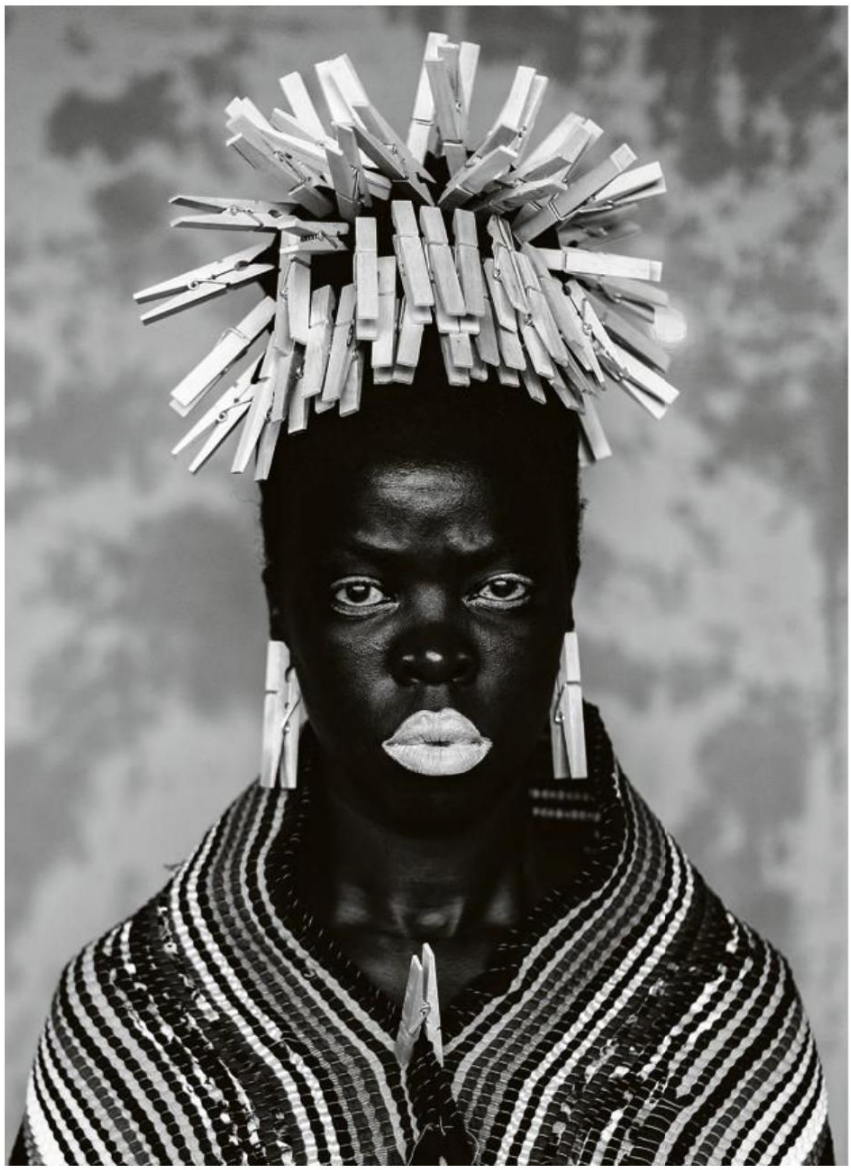

De gauche à droite : *Bester I*, Mayotte, (2015) ; *Zaki I*, Kyoto, (2017) ; *Kodwa I*, Amsterdam, (2017) de Zanele Muholi, tirés de *Somnyama Ngonyama – Salut à toi, Lionne noire.* PHOTOS ZANELE MUHOLI, COURTESY OF STEVENSON GALLERY, CAPE TOWN, JOHANNESBURG, AND YANCEY RICHARDSON GALLERY, NEW YORK, AUTOGRAPH ABP, LONDON

# Photo / Zanele Muholi, faces à l'amer

**Dans une série d'autoportraits sublimes, l'artiste et activiste sud-africaine se métamorphose pour incarner et dénoncer l'oppression du peuple noir, des femmes et des communautés LGBT+. Puissant.**

Rarement un regard vous accroche au point de ne plus vous lâcher. Rarement un regard vous transperce pour voir au-delà de l'objectif auquel il fait face. Dans ses autoportraits, le regard de Zanele Muholi a ce pouvoir extralucide de vous clouer sur place et de visualiser plus loin encore. Les yeux de la photographe sud-africaine, aux pupilles comme deux billes noires au milieu d'un lac blanc, sont des planètes immenses sur lesquelles on erre, tout petit, en se posant mille questions: qui est cette femme noire ? D'où tient-elle sa force ? Que signifient ces mises en scène et ces accoutrements ? Dans le magnifique livre *Somnyama Ngonyama – Salut à toi, Lionne noire*, 96 autoportraits nous familiarisent avec Zanele Muholi : fauve altière, tapie dans ses photographies noir et blanc, l'artiste est la «*lionne noire*», couchée sur un papier blanc brillant. Animal impérial, à la fois joueuse, calme et grave, elle entend raconter son histoire tragique en images. Car à travers ses multiples personnages, elle défile pour tout un peuple opprimé – le peuple noir –, tout un genre bafoué – les femmes – et pour sa minorité sexuelle discriminée, les lesbiennes d'Afrique du Sud. Sur les photos, jamais elle ne sourit, la souffrance est trop grande et l'enjeu, politique, trop sérieux.

Premier beau livre en langue française de la photographe sud-africaine, l'ouvrage en grand format déploie à chaque page une nouvelle mue de l'artiste accompagnée de textes puissants, essais, poésies et entretien fouillé. *Somnyama Ngonyama* est un titre en zoulou, la langue maternelle de Zanele Muholi. La série d'autoportraits a débuté en 2012 lors d'une résidence à New York, après une humiliation : l'artiste a été refoulée à la réception d'un hôtel, avec une chambre pourtant réservée à son nom.

**Révolte froide.** Depuis, la série s'est construite au fil des voyages et des invitations : au Japon, à Paris, à New York, à Amsterdam, mais aussi en Afrique du Sud, à Durban et Johannesburg, là où elle vit. Derrière tous ces personnages, il y a toujours la même femme, Zanele

Muholi, reconnaissable malgré ses déguisements : «*Je suis noire 365 jours par an*» dit l'artiste qui veut constituer la somme de 365 portraits, comme les 365 jours d'une année. Chacune de ses incarnations raconte une histoire que le titre de la photographie vient éclairer.
A Kyoto, par exemple, pour *Zaki I*, elle s'interroge, en portant un kimono, vêtement que l'on peut louer pour se faire photographier au Japon : y a-t-il des trajectoires d'Africains au Japon ? Dans *Zabo II*, encore à Kyoto, elle se cache derrière un bonsaï géant et joue avec le regard du spectateur qui la cherche dans l'ombre. Même procédé dans *Bhekisisa*, où son corps nu fusionne avec les rochers d'une plage à Mayotte. Allongée sur la grève, la photographe se met dans la peau d'une victime échouée sur la plage pour rendre hommage aux corps disparus en mer des migrants. Avec *Thulani (tais-toi)*, la voilà plus sombre que jamais avec un casque et des lunettes de soudeur. Zanele Muholi montre sa révolte froide contre le massacre de 34 mineurs grévistes abattus dans la mine de platine de Marikana en Afrique du Sud, le 16 août 2012. La dénonciation des violences raciales et sociales, des sévices dont sont régulièrement victimes les femmes noires, est au cœur de sa théâtralisation : dans *MaID*, elle se pare de gants en latex blanc pour faire écho à la mort inexpliquée de Sandra Bland, une militante texane des droits des noirs, après une arrestation abusive. Avec *MaID* aussi, elle évoque le labeur de sa mère, bonne à tout faire, une vie entière, pour le compte d'une famille de blancs d'Afrique du Sud. Pour incarner Bester, sa génitrice bien aimée, morte trop tôt, Zanele Muholi se coiffe de tampons à récurer et s'affuble de pinces à linge. A Londres, le personnage de Bester porte soudain une robe Issey Miyake : pourquoi le fantôme de sa parente décédée n'aurait-il pas le droit de porter de belles tenues et devenir une reine de beauté ? En 2017, suite à une agression homophobe et raciste après un vernissage à Berlin, l'artiste s'immortalise avec une expression de gravité sur le visage : *Sindile* veut dire «*a survécu*».

**Invisibilité.** Un face-à-face qui est, pour Zanele Muholi, surtout une zone de combat. «*La photographie n'est pas un luxe, c'est une nécessité*» a-t-elle coutume de dire. Photographier lui a permis d'exister et de sortir de l'invisibilité la communauté LGBT sud-africaine. Dans *Faces & Phases*, une série antérieure, l'artiste a dévoilé les lesbiennes noires de son pays où, malgré une constitution protectrice, elles sont victimes de violence, de viols correctifs, de meurtres, de mutilations et d'inégalités.
Née en 1972, à Umlazi Durban, élevée dans un township et formée au Market Photo Workshop, l'école fondée par David Goldblatt, Muholi puise sa force dans le militantisme lesbien. En 2006, elle a fondé Inkanyiso une association d'activisme visuel queer et en 2009 elle a cofondé le Forum for the Empowerment of Women. En Afrique du Sud, où la photographie a été l'outil de l'apartheid et une arme de surveillance pour une oppression des blancs sur les noirs, Muholi a aussi souffert de l'absence d'images de ses grands-parents maternels et paternels, invisibles rayés de la mémoire collective. Elle retourne dès lors l'objectif sur elle-même afin d'inscrire son corps dans l'histoire visuelle. Elle crée aussi une archive et des modèles pour les générations futures. De l'ombre à la lumière, ses avatars sont devenus des icônes, avec l'essence originelle de la photographie : le noir et blanc.

**CLÉMENTINE MERCIER**

***SOMNYAMA NGONYAMA – SALUT À TOI, LIONNE NOIRE***
de ZANELE MUHOLI
éd. Delpire & Co, 212 pp., 72 €.